
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 13 (1985)

DOI: 10.11588/fr.1985.0.52541

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

l'échange de vues entre Friedrich Gentz et Johannes von Müller, l'opinion de Jean-Paul Friedrich Richter qui, en mars-avril 1808, saluait Napoléon comme le prince de la paix, les efforts de von Eggers pour tenter de jeter les bases d'un patriotisme attaché à la Confédération du Rhin, dans le même temps (1808) où Stein et Scharnhorst cherchaient les moyens de redresser la Prusse, de la libérer et, avec elle, toute l'Allemagne.

Les désaccords entre les anti-napoléoniens sont également bien mis en lumière: par exemple ceux qui opposèrent le *Geist der Zeit* de Arndt (mars 1808) rempli d'une haine systématique contre Napoléon et la France et le manifeste de guerre autrichien du 8 avril 1809, rédigé par Gentz, dans lequel celui-ci expose, avec une grande objectivité, la politique suivie par Napoléon depuis la paix de Presbourg. De même l'on voit, qu'en 1809, il y eut des Autrichiens qui ne songèrent qu'au redressement des Habsbourg alors que d'autres, comme Gentz, songèrent à l'Allemagne. Bien entendu, une large place est faite aux désaccords concernant l'avenir de l'Allemagne ainsi qu'aux voix qui s'élevèrent en faveur d'une politique de modération envers les princes de la Confédération du Rhin et envers la France (cf. p. 369 et suiv. la lettre de Friedrich Gentz à Metternich, 15 février 1814).

Au total, un utile instrument de travail qui complète le recueil de Jacques Droz².

Roger DUFRAISSE, Paris

Hartmut MÜLLER, *Bremen und Frankreich zur Zeit des Deutschen Bundes 1815–1867*, Bremen (Selbstverlag des Staatsarchivs der freien Hansestadt Bremen) 1984, 150 p. (Veröffentlichungen aus dem Staatsarchiv der freien Hansestadt Bremen, hg. von Wilhelm Luhrs, 50).

L'auteur de ce livre est directeur des archives de l'Etat que constitue la «ville libre hanséatique» de Brême et il a puisé l'essentiel de sa documentation dans son dépôt sans, toutefois, négliger les autres sources manuscrites, notamment celles d'origine française. On s'étonnera, toutefois, que ni à la fin, ni au début de l'ouvrage ne figure un état sommaire des unes et des autres.

Quand on connaît l'ancienneté des relations économiques entre Brême et la France et l'intensité qui fut la leur avant la Révolution française, on peut penser que cet ouvrage leur sera, en grande partie, consacré. Or, elles n'en occupent que le tiers environ. L'auteur, en effet, rappelle que le Congrès de Vienne avait rendu à Brême son statut d'état allemand souverain ayant largement le droit de régler ses relations extérieures comme il l'entendait. A partir de 1823, il y eut ainsi un ministre résident de Brême à Paris, chargé, en outre, de représenter les deux autres cités hanséatiques. Du côté français, dès 1816, il y eut un ministre plénipotentiaire à Hambourg, accrédité aussi à Lübeck et à Brême, mais qui ne joua guère de rôle dans cette dernière où l'essentiel des affaires était traité par le consul de France qui y était en poste. L'entrée des villes hanséatiques dans la Confédération de l'Allemagne du Nord, en 1867, mit fin aux relations diplomatiques particulières entre celles-ci et la France puisque la constitution du Norddeutschen Bundes prévoyait que la couronne de Prusse en assurerait la représentation à l'extérieur. Pour les affaires économiques et celles concernant les ressortissants de part et d'autre, il y avait un consul de France à Brême et, jusqu'en 1867, une représentation brêmeoise, permanente, ou temporaire à Bordeaux, Bayonne, le Havre, Brest, Boulogne, Nantes, Dunkerque, Cherbourg, Rouen, Morlaix, Calais, Saint-Malo, Sète, Montpellier, Marseille, Toulon, Nice et Paris. Cette énumération prouve sinon le volume des affaires traitées mais, du moins, la diversification géographique des intérêts brêmeois en France.

Il faut répéter qu'un très long développement est consacré à l'étude des relations politiques entre les deux partenaires, relations politiques au sens le plus large et non limité à leur aspect

2 *Le Romantisme politique en Allemagne. Textes choisis et présentés par Jacques Droz*, Paris 1963 (Collection U. Série Idées politiques).

diplomatique. Müller souligne que, pendant longtemps, ces relations furent marquées par la durée du ressentiment de Brême envers la France, consécutif à l'expérience napoléonienne vécue par la ville, comme le montre, par exemple, le «coup de froid» qui survint entre les deux partenaires, en 1838, parce que le Sénat de Brême avait décidé de faire du 18 octobre, jour anniversaire de la bataille de Leipzig, une fête nationale, Brême étant, alors, le seul état allemand à avoir pris une telle initiative (p. 2 à 6). Jusqu'en 1833 de laborieuses négociations se déroulèrent à propos des dédommagements que les villes hanséatiques réclamaient à la suite des pertes qu'elles estimaient avoir subies du fait de la guerre et de l'occupation française. Ce n'est d'ailleurs qu'après le règlement de ce litige que, du côté de Brême, l'on envisagea de nommer un ambassadeur à Paris. La ville avait réclamé 4 millions de francs, elle en reçut 322 555! On lira avec le plus grand intérêt l'analyse des rapports des agents de Brême, installés à Paris, à leur Sénat, sur les grands problèmes français de politique intérieure et extérieure: congrès de Vérone, question d'Orient, révolutions de 1830 et de 1848, coup d'Etat du Deux-décembre, etc. De même on lira avec la plus grande attention la manière dont les journaux de Brême ont présenté les affaires de France, bref l'image qu'ils ont voulu donner de celle-ci à leurs lecteurs.

L'étude des relations économiques est dominée par celle des tentatives de Brême pour renouveler le traité de commerce de 1716 et, surtout, par celle des obstacles que la politique protectionniste du gouvernement français oppose à la restauration durable d'échanges comparables, en volume et en valeur, à ceux de la fin de l'Ancien Régime. De nombreux tableaux statistiques sont consacrés aux relations de Brême avec les ports français de l'Atlantique, de la Manche, de la Méditerranée. A propos de ces derniers l'on apprend que Brême a suivi, avec la plus grande attention et approuvé tout ce qui, dans la politique française, tendait à assurer la sécurité de la navigation contre les Barbaresques et, en particulier, l'entreprise algérienne. Comme sous l'Ancien Régime, Bordeaux demeura le principal centre du trafic entre Brême et la France. En 1867, par exemple, sur 26 navires partis de ports français et ayant touché à Brême, 20 provenaient de l'embouchure de la Gironde. En 1820, ces chiffres étaient, respectivement, de 46 et 75 ce qui mesure le recul subi par les échanges entre la France et Brême. On constate qu'à partir de 1823, les importations de la ville hanséatique, originaires de France, n'ont cessé de diminuer pour se stabiliser à environ 10 à 15 % de leur niveau de 1823, lequel était comparable à celui de la veille de la Révolution. L'octroi, par la France, en 1865, aux Hanséates, des conditions consenties au Zollverein, se traduisit, en 1866, par une augmentation de 50 %, en volume, des exportations de Brême vers la France qui, dans le même temps, voyait ses exportations de vins augmenter dans la même proportion. En 1867, date à laquelle s'arrête l'enquête de Müller, le volume des échanges reste, néanmoins, très inférieur à celui des années 1816–1823.

Pour terminer, l'auteur esquisse une étude sur l'influence culturelle de la France à Brême dont le lecteur se délectera. Il y est question des œuvres françaises jouées au concert ou au théâtre, des livres vendus à Brême, dans la langue originale ou en traduction. On apprend, ainsi, le succès remporté au théâtre par la «Demoiselle de Saint-Cyr» de Victor Ducaux, alors qu'il n'est donné aucun drame de Hugo, aucune comédie de Musset. On joue parfois Berlioz et toute opérette d'Offenbach fait un triomphe. Telle bibliothèque de prêt offre 178 titres français sur 1069 ouvrages. On y trouve Victor Hugo et Proudhon mais surtout les grands auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles. La bibliothèque de la chambre de commerce offre aussi bien Bastiat que Blanqui ou Proudhon. Un tableau des ouvrages français se trouvant en librairie à Brême en 1865, compte 62 auteurs et 161 titres. Les grands noms ne sont pas les plus représentés: un seul titre pour Voltaire, Vigny, Rousseau, Musset, Molière, mais 14 pour Alexandre Dumas, 12 pour Paul de Kock, 8 pour Eugène Sue dont «les femmes galantes des Napoléonides». Les traductions sont rares; certes on compte une «Gesamtausgabe» de Victor Hugo mais, en dehors de cela, seulement onze titres, dont cinq pour Paul de Kock et trois pour Ponson du Terrail. Voilà qui nous renseigne sur ce que les lecteurs de Brême appréciaient dans la littérature française.

Au total, ce livre est une étude intéressante de relations politiques, diplomatiques, économi-

ques, culturelles, avec de nombreuses références à l'image que les Brêmois ont pu se faire de la France. Bref une présentation globale d'un chapitre d'histoire des relations internationales telle que l'eût aimée Pierre Renouvin.

Roger DUFRAISSE, Paris

Dieter DÜDING, *Organisierter gesellschaftlicher Nationalismus in Deutschland 1808–1847. Bedeutung und Funktion der Turner- und Sängervereine für die deutsche Nationalbewegung*, München (Oldenbourg) 1984, 357 p. (Studien zur Geschichte des 19. Jahrhunderts. Abhandlung der Forschungsabteilung des Historischen Seminars der Universität zu Köln, 13).

Cette intéressante étude, solidement documentée, évoque la place des organismes associatifs nationalistes dans l'Allemagne entre 1808 et 1847, de la défaite de la Prusse à la veille de cet «Avant-Mars», qui tient une telle place dans l'évolution de l'opinion allemande au XIX^e siècle. Une présentation sommaire des conditions politiques de la naissance du courant patriotique précède la masse de chapitres regroupés en deux tranches chronologiques. La première rassemble les recherches sur les mouvements associatifs dans les premières décennies du XIX^e siècle, la seconde celles qui détaillent la croissance et l'épanouissement des diverses formations de gymnastes et de chanteurs dans les années 1830 et 1840, soulignant au passage les interférences si fréquentes entre ces deux genres d'associations également caractéristiques de la manifestation d'un sentiment national allemand. La place tenue aussi bien par l'exaltation des valeurs morales et esthétiques du peuple allemand et des doctrines des premiers théoriciens de la culture physique, comme Friedrich Ludwig Jahn, apparaît en bien des pages. L'auteur consacre une analyse particulièrement intéressante et suggestive au rapport établi par Franz Lieber à l'issue d'un voyage en Saxe et en Silésie sur les souvenirs et les problèmes que posent les épisodes du passé allemand avec les luttes perpétuelles contre les envahisseurs, des Mongols du Moyen Age aux Français de Napoléon, sans oublier les Suédois de Gustave Adolphe, et les grands défenseurs du germanisme, d'Herrmann à Lützow. Le rôle des associations de gymnastes dans la conservation de tout ce patrimoine commun, dépassant les frontières administratives des états membres de la Confédération était souligné à l'occasion des diverses étapes du voyage dans des pages qui associent le romantisme à l'affirmation du sentiment d'une communauté nationale. L'auteur fait une place au fonds commun des chansons qui accompagnaient les diverses manifestations sportives dans toute l'Allemagne; l'accent était mis sur l'aspect joyeux de manifestations surtout printanières ou estivales dans la plupart des cas, sauf pour les anniversaires de batailles. Mais l'exaltation du renouveau, la fréquente allusion à la force du fleuve amalgamant les cours d'eau de moindre importance, ou au traditionnel chêne allemand apparaissent dans nombre de ces œuvres de circonstance publiées à l'occasion d'une festivité.

L'organisation de ces manifestations avait nécessairement fait apparaître une série de règles de bonne conduite et presque un rituel d'autant plus précis que les années passaient et que des innovations locales inspiraient des spectateurs ou des voisins désireux de faire aussi bien lors de leur propre démonstration. La démonstration des gymnastes prussiens à Berlin dès les 18 et 19 octobre 1814, sous l'impulsion des élèves de Jahn, avait servi de modèle aux entreprises du même ordre jusque dans de petites localités.

Ce premier mouvement des gymnastes devait nécessairement avoir des rapports, inévitablement variables selon les lieux, et les individus, avec les éléments de la Burschenschaft faisant appel aux mêmes éventuels participants, de jeunes hommes entraînés par des idées généreuses et souvent exaltés par la fierté issue de la victoire sur un adversaire commun. Les uns et les autres participaient aussi bien à des fêtes commémoratives de Leipzig qu'à celles de la Wartburg; ces manifestations accompagnées d'une propagande assurément patriotique, mais